L'iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LE PAON

I. L'Emblème de la Gloire et de l'Incorruptibilité

Voici que s'avance une vivante splendeur. Comment les premiers de ceux qui, parmi les hommes, ont rencontré le paon rouant, ocellé d'améthystes, de béryls et d'émeraudes, sous les feux du soleil de l'Inde, son pays d'origine, ne seraient-ils pas demeurés muets d'admiration devant le déploiement d'une telle magnificence ? Aussi l'idée la plus naturelle qui dut se présenter à l'esprit du symbolisme naissant, dut-elle être de faire du paon l'emblème de la gloire.

Les Grecs, si épris de la beauté des formes et des couleurs, et qui voulaient accaparer au profit de leur pays tout ce qui, dans ce domaine, dépassait la commune mesure, prétendaient que les paons les plus beaux naissaient en Samos et que cette île était le pays d'origine de l'espèce[1] ! La fable sacrée qu'ils ont imaginée racontait que le bouvier Argus, malgré ses cent yeux, dont la moitié devait veiller pendant le jour et l'autre durant la nuit, s'était complètement endormi pendant une garde dont Héra, la Junon des Latins, l'avait chargé ; durant cet oubli, Hermès lui coupa la tête ; alors Héra prit les cent yeux d'Argus et les fixa pour toujours à la parure du Paon, déjà richement vêtu[2].

Ce ne fut cependant pas pour ce geste d'Héra que le Paon lui fut consacré, mais parce que les Grecs regardaient la magnificence de son plumage comme l'emblème de celle du firmament durant les nuits sans nuages, et le ciel étoilé était appelé dans la poésie religieuse de l'Hellade, le « Visage d'Héra[3] » ! Voilà donc le Paon pris comme emblème de la glorieuse figure de l'épouse divine du grand Zeus, le Roi des dieux, et promu par là même, au rang d'idéogramme de la splendeur céleste, de la gloire divine.

Comment le bel oiseau chargé d'un tel rôle emblématique durant sa vie aurait-il pu, après l'heure fatale ou tout être vivant doit quitter ce monde, subir les outrages de la corruption ? Les dieux ne le pouvaient permettre, dirent les poètes qui chantèrent à l'envie l'incorruptibilité du Paon ; et les naturalistes grecs et latins répétèrent après eux la même légende.

Le monde romain crut aussi que le corps du paon, placé en certaines conditions favorables de milieu, se conservait de lui-même sans perdre sa forme, et il en fit l'emblème de l'incorruptibilité[4]. Plus tard, en France, durant le Moyen-Âge, on

---

[1] Voir Aulu-Gelle, *Noct. Attic*. liv. XIII, XVI.
[2] Cf. Mario Meunier, *La Légende des Dieux et des Héros*, p. 99-101.
[3] Ibid. *op. cit.* p. 45.
[4] Voir Dom P. Guéranger, *Ste Cécile et la Société romaine aux deux premiers siècles*, XIV, p. 332.

regardait encore l'application du sang du paon, ou de sa chair saignante, sur les plaies inquiétantes, comme un préservatif efficace contre la gangrène et, de nos jours, on prétend encore, dans nos campagnes, que le paon, quelque blessure qu'il puisse recevoir, ne voit jamais ses plaies s'enflammer, ni produire aucune sanie.

Ainsi donc la beauté du paon rappelait aux yeux des Anciens l'idée de la gloire la plus haute et celle de toutes les incorruptibilités.

Le paon ne fut pas négligé non plus par les vieux peuples de l'Asie, notamment de l'Inde septentrionale où des forêts l'abritent encore à l'état sauvage[1]. Il est entré, bien avant notre ère, dans la mythologie de cette région : on l'y donna comme monture au dieu de la guerre Cartikeia[2], à Saravasti et au dieu Soubranavar, second fils de Siva et vainqueur de Sura ; ce Paon combat le Serpent, soit qu'on le représente tenant le reptile dans son bec ou sous ses pieds[3].

La Bible ne parle guère de lui que pour nous apprendre que le roi Salomon faisait venir des paons du pays de Tharsis, en même temps que de l'or, de l'ivoire et des singes[4].

II. Le Paon dans le symbolisme chrétien

Cette incorruptibilité fabuleuse du Paon à laquelle d'aucuns croyaient encore dans le monde romain au temps de saint Augustin[5] conduisit assez naturellement les symbolistes chrétiens à faire du Paon l'emblème de l'immortalité à laquelle on arrive par la Résurrection, et l'emblème, aussi, de cette restauration post-mortuaire :

Les naturalistes Aristote[6] et Pline n'avaient-ils pas fait remarquer que le paon perd chaque année les belles plumes qui sont sa richesse à l'approche de l'hiver, pour s'en voir à nouveau revêtir quand arrive le printemps suivant[7]. Ceux qui avaient déjà fait de l'Arbre à feuilles caduques, qui les perd en automne et les retrouve au printemps, l'emblème de la résurrection, appliquèrent le même sens aux plumes du paon qui disparaissent en hiver et reviennent avec les feuilles nouvelles.

Voila pourquoi ceux qui ont étudié les sens mystérieux des figurations de l'art chrétien dans les Catacombes de Rome, regardent le Paon comme un symbole non équivoque de la résurrection[8] ; et Martigny, à qui j'emprunte cette constatation, souligne, après le dominicain Mamachi, que bien que cette opinion ne s'appuie pas sur l'autorité des Pères, il n'y a néanmoins aucune raison plausible de la rejeter[9]. En

---

[1] Cf. J. Trousset, *Nouveau dictionnaire encycl*. t. IV, p. 406.
[2] Cf. A. Jacquemart, *L'Inde*, in *Gazette des Beaux-Arts*, 1869, t. II, 2e partie, 169, p. 335.
[3] Cf. Jouveau-Dubreuil, *Archéologie du Sud de l'Inde*, t. II, p. 47, fig. 11 et pl. XVII et XVIII, A.
[4] *Ier Livre des Rois*, X, 22.
[5] Voir Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, liv. XXI, 4.
[6] Aristote, *Histoire des parties des Animaux*, liv. X, 7.
[7] Pline, *Histoire naturelle*, liv. X, 22.
[8] Martigny, *Dictionnaire des Antiquités Chrétiennes*, p. 500, 1ère col.
[9] Mamachi, *Antiq. Christ*. t. III, p. 22.

effet, saint Augustin qui rappelle la croyance à l'incorruptibilité du paon, le propose simplement comme emblème de l'immortalité ; ce qui, cependant, s'appliquant à l'être humain complet, corps et âme, comporte implicitement l'idée préalable de résurrection[1].

Enfin, il est à remarquer, comme l'ont observé nombre d'érudits, que, dans les Catacombes, le Paon accompagne souvent des motifs ou des scènes qui sont des allusions très nettes au dogme de la résurrection et de l'immortalité : l'Arche de Noé, par exemple, ou le naufrage de Jonas, ou la résurrection de Lazare, etc.

Le Moyen-Âge maintint le Paon en possession des mêmes sens symboliques : « À la résurrection générale, disait saint Antoine de Padoue, en ce jour où tous les arbres, c'est-à-dire tous les saints, commenceront à reverdir, ce paon — qui n'est autre que notre corps — débarrassé des plumes de la mortalité, recevra celles de l'immortalité[2] ».

Sur les célèbres tapisseries de l'abbaye de la Chaize-Dieu, qui sont presque toutes de la fin du Moyen-Âge, un paon fait la roue aux pieds du Seigneur ressuscité, près de la Panthère et du Lion, deux des emblèmes directs du Sauveur, qui cependant n'occupent là que des places secondaires : c'est qu'en cette circonstance le Paon, symbole de résurrection, figure directement le Christ, vainqueur de la Mort.

À la même époque, et par extension d'idée, les artistes ont figuré parfois les anges avec des ailes formées de plumes de paon, afin de souligner davantage leur caractère d'êtres immortels[3].

III. Le Paon, emblème de Jésus-Christ

Comme toutes les images appliquées par la symbologie chrétienne à l'idée de résurrection, le Paon se rattache à la faune emblématique du Christ en le représentant comme le premier des ressuscités et comme le principe de toutes les résurrections antérieures ou postérieures à la sienne propre, ainsi que l'affirme la théologie catholique. C'est une justification suffisante de sa présence sur la tapisserie de la Chaize-Dieu.

En d'autres situations, il semble que le Paon ne peut encore raisonnablement représenter que le Sauveur ; dans les scènes de triomphe, notamment, car la symbolique chrétienne ne le dépouilla pas de son antique fonction d'insigne mystérieux de la gloire suprême : au VIe siècle encore, et sans encourir la critique de l'Église, l'empereur Justinien put très bien se couronner de plumes de paon sur ses monnaies et ses statues[4], surtout après le triomphe de ses armées sur les

[1] Saint Augustin, *op. cit*. XXI, 4.
[2] St Antoine de Padoue, *Sermon pour la férie*, 5e ap. la Trinité.
[3] Cf. Mgr Barbier de Montault, *Traité d'Iconographie Chrétienne*, t. I, p. 132.
[4] Voir Ch. Diehl, *Justinien*.

Vandales et les Perses (Fig. I) ; mais dans le domaine réservé de l'art sacré, et spécifiquement dans la décoration symbolique des sanctuaires et des autels aux temps héroïques de la Foi, quelle gloire totale et souveraine autre que celle du Christ lui-même pourrait-il bien exprimer ? Celles des saints les plus admirables et des martyrs les plus étonnants ne semblent pas suffisantes : en la catacombe romaine de Priscille, par exemple, le Paon s'érige dans le double enveloppement de son plumage splendide et de la couronne de lauriers réservée à l'Imperator et au Triomphateur (Fig. II). Dans une autre composition, il tient la couronne entre ses pattes[1].

Fig. I. Justinien couronné de plumes de paon. Ancienne statue élevée à Constantinople.
D'après un dessin de 1340. V. Ch. Diehl, *Justinien*, p. 27.

Fig. II. Le Paon glorieux. Catacombe romaine de Sainte-Priscille.

Sur une fresque de la même catacombe de Priscille[2] comme sur celles de Sainte-Agnès et des Saints Pierre et Marcellin[3], le Paon se dresse sur le globe du monde, et sa roue s'épanouit au-dessus de sa tête (Fig. III).

[1] Cf. Dom Leclercq, *Manuel d'Archéol. Chrét.* t. I, p. 167.
[2] Cf. Dom P. Guéranger, *Ste Cécile et la Société romaine aux deux premiers siècles*, p. 322.
[3] Cf. Martigny. *Op cit.*

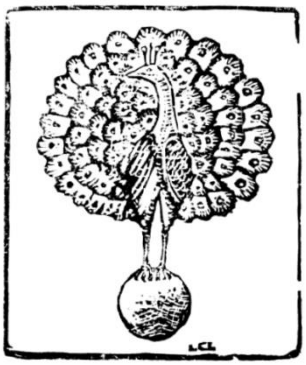

Fig. III. Le Paon dominateur du monde.
Catacombe romaine de Sainte Priscille.

Dans son désir de mieux établir le rôle du Paon comme emblème de résurrection, Martigny nous dit que dans ces peintures l'artiste a eu évidemment l'intention d'exprimer, par le globe terrestre, la terre que quitte le corps ressuscité et par les plumes, le ciel vers lequel il se dirige[1]. Eh bien, non ! Le Paon des documents dont il s'agit ne s'envole pas ; il est au repos, et fait la roue : il triomphe et tient le globe sous ses pieds, de la même façon que l'Aigle romaine le tient aussi sur les monnaies des empereurs, de Marc-Aurèle notamment (Fig. IV). Et dans les deux cas le sens emblématique est le même : idée de gloire et de domination souveraine, et il s'applique avec cette différence que, sur les trophées impériaux, la gloire et la souveraineté mondiales ne sont que relatives pour les Césars, alors qu'elles sont absolues pour le Christ-Dieu. La figure de l'Agneau de Dieu posé sur le globe du monde exprime exactement la même idée que le Paon des Catacombes[2] : sous l'une et l'autre forme, c'est le Christ, c'est le Seigneur glorieux et triomphant, celui que le *Te Deum* de Saint-Ambroise acclame ainsi : « *Tu Rex Gloriæ, Christe* ».

Fig. IV. L'aigle romaine dominatrice. Bronze de Marc-Aurèle.
Prov. : Lassay, près Loudun (Vienne). Coll. de l'auteur.

Un paon de bronze, debout sur un globe, et de date un peu antérieure à l'époque mérovingienne a été découvert à Nantes vers la fin du XIXe siècle et fit partie de la collection F. Parenteau[3] (Fig. V).

---

[1] Martigny, *Ibid.*
[2] Voir L. Ch. L. *L'Agneau* (2ème partie), in *Regnabit*, t. XII, p. 13, juin 1927.
[3] Voir Fort. Parenteau, *Inventaire Archéol*. (1878), pl. 19, n^{o} I, p. 41.

Fig. V. Le Paon dominateur. Bronze gallo-romain, provenant de Nantes.
(Collection F. Parenteau).

Le Moyen-Âge, plus tard, continua l'usage iconographique de représenter le Christ, dominateur de la terre, par le Paon debout sur le globe, et c'est ainsi que nous le voyons brodé sur la chasuble dite de Sainte-Dominique à Toulouse, XIIIe siècle[1].

Ailleurs, par exemple sur une épitaphe romaine de l'an 341, reproduite par le Commandeur de Rossi, le Paon, dont la poitrine est ornée de la croix, apporte au défunt la palme de laurier, symbole du triomphe éternel et de la gloire méritée[2] (Fig. VI). « Ce paon, demande l'érudit V. Davin, n'est-ce pas le Christ ressuscité et glorieux[3] ? ».

Fig. VI. Paon gravé sur une épitaphe romaine de 341, d'après de Rossi.

Il faut bien reconnaître aussi le Christ dans le Paon qui conduit ou qui porte ses paonneaux, par exemple sur une lampe chrétienne de Carthage, publiée par le P. Delattre, ou bien quand il se tient debout sur le haut de la croix à la façon du Pélican que les artistes du Moyen-Âge, dans toute l'Europe, ont posé au-dessus du Crucifié, comme image emblématique de sa Personne, ainsi que nous le verrons plus loin. De même voit-on le Paon sur le haut d'une croix de bronze recueillie, vers 1850, dans les catacombes de Rome, par M. l'Abbé Martineau, et qui est actuellement à M. le Comte Fr. de Rilly (Fig. VII). Cet objet provient certainement

[1] Voir reproduction de cette broderie dans L. Cloquet, *Éléments d'Iconographie Chrétienne*, p. 333.
[2] Cf. de Rossi, *Inscriptions Chrétiennes*, t. 1. p. 514.
[3] Ch. V. Davin, *Les antiquités chrétiennes rapportées à la Capella Greca du cimetière apostolique de Priscille*, p. 313.

d'une lampe du IVe siècle, d'un type très connu. Le Paon parait du reste sur de nombreuses lampes de même époque : je figure ici l'une des plus belles que je connaisse ; elle est de provenance poitevine et fait partie des collections de la Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers[1] (Fig. VIII). Ce paon qui remplit la conque de la dite lampe rappelle que sous l'église Saint-Sébastien de la Voie Appienne, à Rome, se trouve, dans une chambre funéraire, une très belle tombe chrétienne du IIIe siècle sur laquelle on voit, dans une large coquille, un paon superbe qui fait la roue[2].

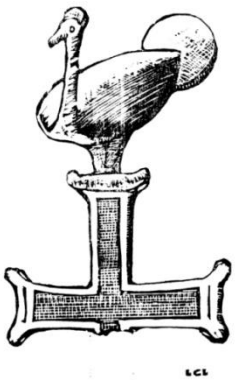

Fig. VII. Paon de bronze debout sur la croix d'une grande lampe.
IVe siècle. Collection de M. le Comte F. de Rilly.

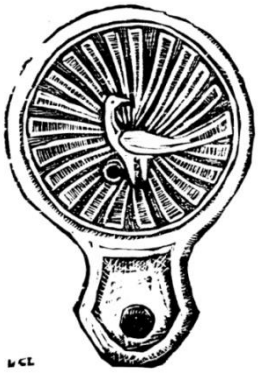

Fig. VIII. Lampe romaine provenant de Poitiers.
Musée des Antiquaires de l'Ouest.

Enfin souvenons-nous aussi que les anciens prétendaient que le cri du paon met en fuite les serpents[3]. Les campagnards de l'Ouest de la France en disent encore autant ; ils ajoutent que le venin de la vipère n'agit pas sur le paon qui s'y prend ainsi pour la tuer quand il la trouve endormie : un premier coup de bec vigoureux sur la tête du

[1] Musée des Grandes Écoles.
[2] Cf. Dom H. Leclercq, *Dict. d'Archéologie Chrétienne*, fasc. 76-77, col. 2046.
[3] Cf. Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, liv. III, chap. IV.

reptile l'étourdit, un second le tue : l'oiseau met aussitôt la patte sur le cou de son ennemi et n'a plus qu'à le déchiqueter.

Ce caractère d'adversaire victorieux du Serpent suffisait, au Moyen-Âge, pour justifier l'entrée du Paon dans le volucraire emblématique du Seigneur.

IV. Le Paon psychopompe, emblème du Christ

Comme l'Aigle, comme le Griffon, la Panthère, le Phénix, l'Ibis et autres psychopompes, le Paon, chez les païens de Grèce et de Rome, fut l'un des animaux à qui l'on attribuait le privilège de porter près des dieux, pour une destinée heureuse, les âmes immortelles.

Dans la pompe solennelle de l'apothéose des empereurs romains, l'âme des souverains du monde était, disait-on, portée vers les dieux par l'aigle captif qu'on lâchait du sommet du bûcher où leur corps, ou bien son effigie, venait d'être la proie des flammes ; mais quand il s'agissait d'une impératrice, ce n'était plus un aigle qui portait vers le ciel l'âme divinisée, mais un paon : aux empereurs l'aigle de Jupiter, aux impératrices le paon de Junon, son épouse.

Ces apothéoses de souverains et de souveraines furent célébrées à Rome à l'époque même où les chrétiens creusaient leurs sanctuaires souterrains et les décoraient de l'image du Paon ; est-il croyable que leurs esprits n'ait jamais rapproché cet oiseau qu'ils peignaient sur les tombes de leurs martyrs glorifiés au ciel, du paon qui, dans son envol effrayé par les flammes, remplissait le rôle illusoire d'enlever au ciel les âmes des souveraines ; oui, rôle illusoire, mais qui devenait effectif, si l'une et l'autre en étaient dignes, pour l'âme de l'esclave comme pour celle de l'Augusta, avec cet autre Paon mystique, le Christ Jésus, mort pour tous !

V. Le Paon symbolique et l'Eucharistie

De nombreuses œuvres d'art des premiers siècles nous montrent un Paon ou deux Paons qui boivent ou viennent de boire au Vase eucharistique (Fig. IX).

Fig. IX. Sculpture chrétienne de la Rome antique, d'après Perret, *Catacombes de Rome*, t. V, pl. LVII ; et Kirsch, *Dict. d'Archéologie Chrét. et de Liturgie*, t. I, vol. II, col. 2015.

Qu'est ce donc à dire ? Sinon que le Paon revêt, en ce cas, son caractère double d'emblème d'incorruptibilité et d'immortalité, et que, de plus, représentant ici le fidèle, il puise ces deux précieux privilèges dans le Sang divin du Rédempteur, contenu dans le Vase sacré. C'est donc, en d'autres termes, la formule en hiéroglyphes chrétiens, de l'Eucharistie du Christ procurant au chrétien fidèle la force de résister à la corruption, et le gage d'une immortelle et bienheureuse existence, par delà le tombeau[1]. N'est-ce pas exactement ce que le prêtre souhaite au communiant quand il lui remet l'hostie consacrée : « Voici le corps de N.-S. Jésus-Christ, qu'il garde ton âme pour la vie éternelle. Qu'il en soit ainsi. — *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam. Amen*[2].

À Rome, sur une sculpture chrétienne des premiers siècles, on voit les deux paons sur un canthare qui contient, non du vin consacré, mais des pains eucharistiques[3] (Fig. IX).

Le Moyen-Âge conserva l'emblème du Paon et du Vase eucharistique. On peut citer comme très beau document de cette époque une sculpture de l'ancienne abbaye bénédictine de Nouaillé, diocèse de Poitiers, attribuée au Xe siècle : elle représente un Paon qui boit dans un vase placé à sa droite[4]. Et sur un chapiteau de Civray, des Paons picorent des fruits qui évoquent très probablement aussi l'idée de l'Eucharistie, souvent appelée le « Fruit de Vie ».

Rappelons-nous enfin que certains anciens attribuaient à la chair de l'incorruptible oiseau le privilège de procurer à l'homme, par voie de manducation, une sorte d'intangibilité à l'encontre de certaines maladies contagieuses. Il est possible qu'une idée de ce genre se cache sous l'énigmatique aspect d'une grylle, ou pierre gravée gnostique, des premiers temps chrétiens, provenant de Tours et dont Melle Aliette de Mondion à bien voulu me procurer le dessin agrandi (Fig. X). On sait combien bizarres et indéchiffrables étaient les symboles composites des gnostiques.

Fig. X. Le Paon sur pierre gnostique provenant de Tours. Époque romaine.

[1] Cf. Mgr. Barbier de Montault, *Traité d'Iconogr. Chrét.* t. II, p. 168.
[2] Liturgie romaine, *Rituel de la Messe*.
[3] Cf. J. P. Kirsch, *Dict. d'Archéol. Chrétienne et de Liturgie*, t. I, vol. II, col. 2015.
[4] Voir *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, an. 1894, 4e livr. p. 505.

VI. Autres sens symboliques attachés à l'image du Paon

Si séduisante est la beauté du Paon que les symbolistes l'ont surchargé de sens multiples : aux idées de beauté, de gloire triomphale, d'incorruptibilité, de résurrection et d'immortalité s'est encore ajouté, notamment, l'honorable rôle d'être présenté parfois comme l'un des attributs de la Justice, qui ne doit jamais se laisser « corrompre » par des considérations de personnes ou d'opportunité. Au Moyen-Âge les représentations de la Justice sont parfois accompagnées de l'image du Paon ; il signifie alors « qu'elle est éternelle et immuable comme Dieu même[1] ».

La Justice divine est souvent représentée du reste, comme le Paon des Catacombes, « les deux pieds sur le globe qu'elle domine, car elle est la maîtresse du monde[2] ».

Une autre conception symbolique, qui dérive de ce que nous venons de dire, consiste à voir dans le Paon l'emblème du Juste dont le Christ est l'archétype. Martigny, s'appuyant sur saint Augustin, s'exprime ainsi : « Dans les principes chrétiens le paon est le symbole de l'homme parfait, juste et saint, qui n'est corrompu par aucun vice, car, dans l'opinion des anciens la chair du paon est incorruptible[3]. À l'instar du paon, l'homme juste brille de l'éclat varié, non des plumes, mais des vertus, et de même que par son chant cet oiseau chasse les serpents, ainsi l'homme juste met en fuite le démon par sa prière[4] ».

C'est en accord avec la même idée que parmi les flabella ou grands éventails que l'on porte devant les papes dans les cérémonies d'apparat certains sont faits de plumes de paon[5], afin de rappeler aux Vicaires du Christ qu'ils doivent être, selon son exemple, les plus justes et les plus incorruptibles des hommes.

À cause encore de son caractère d'emblème de la Justice et du Juste, d'autres ont fait du Paon le symbole du bon conseiller qui indique, de parole et d'exemple, la voie du salut et les moyens d'atteindre le but final qui doit être celui de tout homme venant en ce monde, et que seuls, les Justes atteignent. J'ai sous les yeux une vieille et naïve image de piété, provenant de Magnac-Laval, en Limousin, qui est faite d'une silhouette en papier blanc découpé, dans le genre de celles qui furent exécutées à profusion dans les couvents de femmes au XVIIIe siècle : elle représente un Paon qui tient du bec et des pieds une large palme sur laquelle ces mots sont écrits : *Don de Conseil* (Fig. XI).

---

[1] Mgr Barbier de Montault, *Traité d'Iconographie Chrét*. t. I, p. 222.
[2] *Ibid.* p. 223.
[3] Saint Augustin, *Gloss.* in chap. II, *Reg*.
[4] Cf. Saint Augustin, *De Civitate Dei*, lib. III, chap. IV.
[5] Ap. Martigny, *Dict. d'Antiq. Chrét*. p. 276.

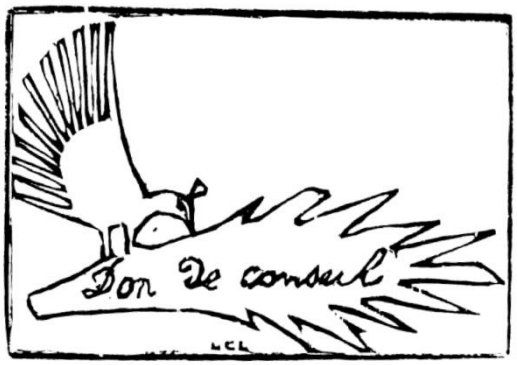

Fig. XI. Image populaire provenant de Magnac-Laval (Limousin).

Enfin, et dès l'époque des Catacombes, le Paon a simplement symbolisé parfois la saison du Printemps parce que c'est l'époque où il retrouve ses plumes caudales qui sont sa parure incomparable. Martigny cite fort justement à ce propos le Paon sur l'un des bouts du riche sarcophage en marbre de Junius Bassus[1], à Rome ; et, comme prolongement chronologique de ce symbolisme, un ancien calendrier chrétien, publié par Lambèce, où le Paon figure le mois de mai[2].

VII. Le Paon symbolique considéré sous ses mauvais aspects

Si parfaite qu'elle soit, toute médaille a son revers : le glorieux apanage symbolique du Paon comporte aussi sa contrepartie, car l'emblématique chrétienne lui fait représenter l'un des visages du démon de l'Orgueil. De cet orgueil particulièrement méprisable qui n'est basé que sur la seule possession de la richesse temporelle ou de la vaine beauté du corps ; il évoque la réunion, dans l'esprit d'un homme, de ces deux pitoyables compagnes : la vanité et la fausseté du jugement.

Les docteurs de l'Islam ont imaginé au sujet du Paon et de la vanité une assez plaisante fiction qui est toute à l'honneur du bel oiseau : Allah, disent-ils, forma l'esprit de Mahomet d'une perle très pure à laquelle il donna, pour plus ample beauté, la forme d'un paon et il la plaça devant un miroir. L'oiseau spirituel s'enorgueillit d'abord devant la richesse inouïe de sa parure, mais voyant, en même temps qu'elle, « la noble essence du grand Dieu », il rentra aussitôt dans son propre néant[3].

Certains auteurs prétendent que « chez les Yésidis, ou adorateurs du diable, dont les auteurs arabes font mention dès le XIe siècle… le paon est le symbole sous lequel le démon se fait adorer par eux[4] ». Il semble bien qu'il y ait ici une erreur : l'image du Paon symbolique que l'on promène, chez les Yésidis, de village en village (Fig. XII) n'est pas une idole diabolique. Le savant Jean Menant, dans son ouvrage sur cette nation qu'il connait bien, en parle ainsi : « Le Mélek-Taous, c'est-à-dire le Roi-Paon, chez les Yésidis du Kurdistan, n'est pas le nom d'une divinité ;

[1] Cf. Bottari, t. I, p. 1.
[2] Martigny, *op. cit*. p. 501.
[3] Cf. Echialle-Mufti, *Religion ou théologie des Turcs*, t. I, p. 2.
[4] B. Sienne, *Une excursion à Bagdad* in *La Croix*, grande édition, 7 mai 1925.

ce n'est pas non plus le nom d'un génie du Bien ou du Mal : c'est un Sinjak, une bannière, qui comporte un caractère sacré[1] ».

Fig. XII. Le Roi-Paon des Yésidis, d'après J. Menant.

On le voit, le revers de la médaille symbolique du Paon n'est pas d'un relief bien accusé, alors que la richesse de son avers exalte puissamment la gloire et la souveraineté du Christ, Roi du monde, et chante magnifiquement les plus hauts espoirs dont l'âme humaine soit assoiffée.

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

ORLY (Seine).

[1] J. Menant, *Les Yésidis* (Bibl. du Musée Guimet).

DOCUMENTATION ANNEXE.

P. 6, note 1 : « *Chapitre III - Le Paon, emblème de Jésus-Christ* ».

Louis Cloquet : *Éléments d'iconographie chrétienne. Types symboliques*, Lille, 1909, Desclée de Brouwer éd.

Le Paon, symbole de résurrection et de gloire immortelle.

P. 333 : paon figurant sur la chasuble dite de saint Dominique, Toulouse, XIIIe siècle.